



LA PASSERELLE DE L'HISTOIRE

L'Empire en vacances

suivi de
Les Diamants de Pauline



Claude Ferrieux

www.lettropolis.fr

ISBN 978-2-36708-004-8

AMI LECTEUR

Cette page est destinée à recevoir un texte personnalisé, en dédicace d'auteur ou en cadeau selon le cas.

Pour cela, rejoignez le site www.lettropolis.fr où se trouve le mode d'emploi.

Le destinataire téléchargera l'OLNI® sur notre site grâce à un code secret.

Avec les compliments de :



L'EMPIRE EN VACANCES

suivi de

LES DIAMANTS DE PAULINE

En format PDF : pour optimiser le réglage

En haut à gauche (au-dessus du trombone) :

clic sur **VIGNETTES**

Puis sur **AFFICHAGE**

Affichage de pages

2 pages

Contrat de Licence d'Utilisateur Final (CLUF)

En téléchargeant les œuvres littéraires présentées sur LETTROPOLIS généralement nommées OLNIs®, ainsi que les illustrations qui les accompagnent ou en sont extraites, vous acceptez les conditions suivantes :

L'OLNI® (texte et illustrations comprises) est téléchargé sous format PDF ou équivalents, tel ePub, (éventuellement sous Openoffice.org). Le format est présenté avec une police de taille suffisamment grande pour être lisible sans difficulté par la majorité des lecteurs qui suivront les conseils de lectures donnés sur le site www.lettropolis.fr

L'OLNI® peut être présenté dans une version modifiée pour faciliter la lecture des personnes ayant une vue déficiente. Dans ces conditions, des variations d'ajustement du texte à la page sont inévitables.

Cependant, dans tous les cas (OLNIs® et illustrations, images dérivées présentées en photothèque, téléchargées ou reçues déjà imprimées) le fait fondamental demeure que tous ces documents sont réservés à l'usage privé et restreint au cercle de famille. Toute utilisation hors de ce contexte est interdite, que ce soit à titre privé ou public, payant ou non. Pour toute utilisation commerciale, publique ou non, payante ou gratuite, nous consulter.

CLAUDE FERRIEUX

L'EMPIRE EN VACANCES

suivi de

LES DIAMANTS DE PAULINE



Illustrations / Photographies : Claude Ferrieux.

Illustration de couverture :
premier exil de Napoléon à l'île d'Elbe.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite » (art L 122- 4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

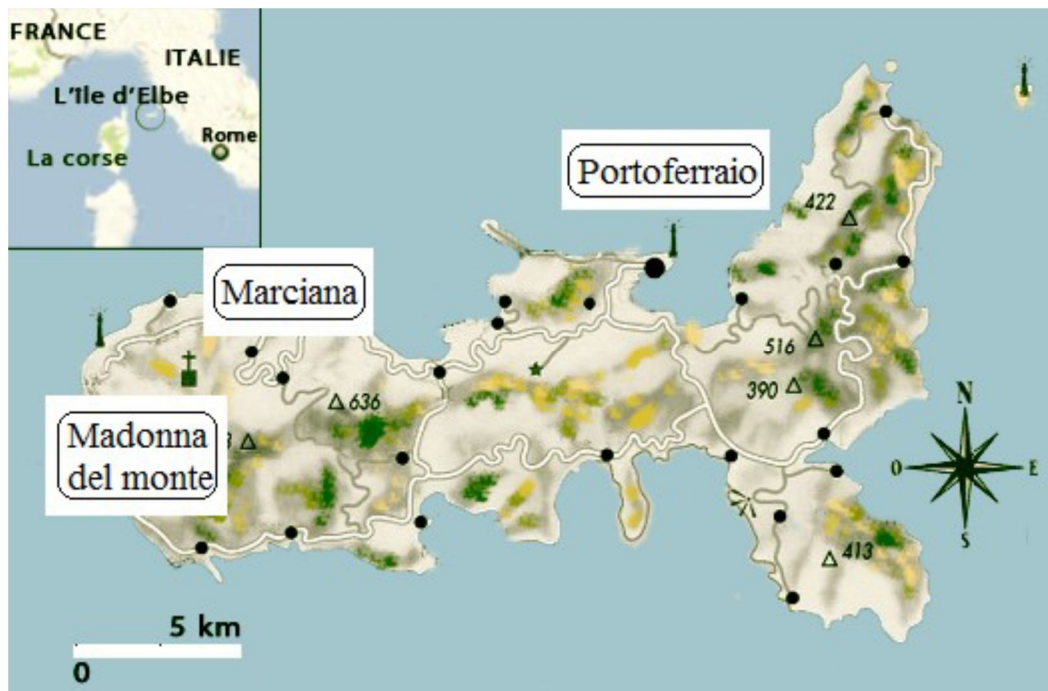
© Claude Ferrieux 2009. Tous droits réservés.

ISBN 978-2-918724-00-1

Dépôt légal : 4 e trimestre 2009

<http://cferrieux.free.fr>

Imprimé par ICN, ZI des Saligues, 64300 Orthez



L'île d'Elbe

TABLE DES MATIERES

| | |
|------------------------------------|-----------|
| L'EMPIRE DES VACANCES | 17 |
| I | 19 |
| II..... | 25 |
| III..... | 29 |
| IV | 33 |
| V..... | 45 |
| VI | 49 |
| VII..... | 53 |
| VIII..... | 59 |
| IX | 61 |
| X..... | 65 |
| XI | 69 |
| XII..... | 73 |
| XIII..... | 85 |
| XIV | 89 |
| XV..... | 97 |
| XVI | 101 |
| XVII..... | 103 |
| XVIII..... | 105 |
| XIX | 109 |
| XX..... | 111 |

| | |
|------------|-----|
| XXI | 113 |
| XXII | 119 |
| XXIII..... | 127 |

LES DIAMANTS DE PAULINE131

L'EMPIRE EN VACANCES

I/ DÉCOUVERTE

Je suis descendu sur cette côte comme un touriste ordinaire. Sans doute par crainte de m'avouer à moi-même un romantisme un peu désuet, j'occultai le but réel de ma visite sous une désinvolture que j'imaginai inaliénable. J'avais toutefois l'impression de pénétrer par effraction en un lieu resté secret à l'horizon de mon souvenir. Un temps infini s'était écoulé depuis l'époque où j'apercevais presque chaque matin un dense triangle montagneux en avant-scène d'une aube magique sur la mer. Je scrutais, discernais même à la longue-vue les signes d'une présence humaine, mais toujours l'île s'était refermée sur son mystère, lointaine, pudique et voilée. Que de fois, ayant quitté ces lieux, n'avait-elle surgi dans mon rêve, miraculeusement rapprochée ; une

brume épaisse se levait et elle me révélait un port, des maisons, des falaises. Puis ma vue se troublait à son jeu de disparition et irréel retour.

Tout maintenant avait été différent. Dès l'approche, depuis le pont du navire, par une claire matinée de fin d'été. Les premières falaises, arrondies et vêtues de maquis, plongeant l'alternance contrastée de leurs doigts rocheux dans une eau calme, annonçaient des lieux paisibles et accueillants. Impression confirmée à l'arrivée du ferry. Les deux forts rougeoyaient sous les réverbérations des toits de la ville. Portoferraio, le « port du fer », avait définitivement perdu un quelconque vestige de l'activité liée à l'extraction minière. Un monocoque traversait la rade au moteur, voile dépliée et plate, impatient des premiers souffles du large. Plusieurs barques, amarrées à leur bouée. Et un immense voilier milliardaire pointant ses cinq mâts vers le ciel.

J'étais seul. Les circonstances de la vie me permettaient cette visite. Aussi me suis-je dirigé sans hésiter vers le centre historique, au-delà des épaisses murailles médicéennes. J'eus aussitôt

l'impression de laisser derrière moi une effervescence des quais, bien naturelle sur le principal embarcadère de l'île. La seconde crique, correspondant à l'ancien port, se constellait d'une flottille aux dimensions plus réduites, voiliers, motorisés de plaisance, barques simples. Les places, les rues, derrière l'énorme carapace de pierre, voulaient s'animer tout autant, mais l'activité se trouvait confinée en des espaces plus restreints. Les immeubles anciens gardaient sous leur ombre les rues étroites. Sans l'avoir prémédité, je m'approchai de l'Hôtel de Ville, intéressant et chargé d'histoire certes, mais sans commune mesure avec les palais communaux des grands sites toscans. Je m'attardai un instant à son entrée qui affichait de banales indications horaires, puis pénétrai dans un « 3 étoiles » situé sur une place voisine. J'y pris une chambre puis redescendis m'attabler sous les puissantes voûtes du bar-restaurant. Je demandai une spécialité elboise. Je restai ensuite sereinement à déguster par petites gorgées l'Aleatico sirupeux dont le goût légèrement fait, rezinato disent les Grecs, était atténué par un glaçon qu'on avait mis dans

mon verre. Plusieurs touristes extérieurs ou étrangers séjournèrent un moment. Comme ma table se trouvait proche du restaurant, je demandai à y rester pour un dîner léger plus animé, égayé par la vitrine de l'établissement qui recevait encore des rayons du couchant. On apercevait sur un côté l'Hôtel de Ville, et là, sans doute, se trouvait la vraie raison de ma requête. Tout à l'euphorie de cette soirée, je fis une rencontre. Une voisine de table qui terminait seule ses vacances. Elle était originaire de l'île mais n'y avait plus de famille. Son mari avait dû rentrer à Milan pour affaires. Ainsi s'expliquait sa présence à l'hôtel. Elle avait dit tout cela, cédant à une impulsion, sans que je l'eusse particulièrement interrogée. Puis, réalisant sans doute le caractère trop spontané de cette conversation, elle s'était vite retirée, non sans m'avoir toutefois demandé la raison de mon séjour, comme si elle avait tout de suite deviné que je n'étais pas tombé sous le seul charme de l'attrait touristique. J'avais prononcé un mot qui parut l'intriguer mais elle ne le releva pas.

Comment occuper une soirée solitaire d'arrière-saison méditerranéenne ? Un petit tour sur les quais où je remarquai alors la plaisance traditionnelle étirée le long de l'arrondi du vieux port et plusieurs chalutiers serrés à leurs amarres. Mais aucun ponton artificiel ni grouillement touristique en ces lieux affectés aux nécessités quotidiennes.

Ensuite, par les ruelles sombres et les escaliers, je montai au fort Stella. Panorama lumineux classique d'un côté, légère brume marine, humée au travers de cyprès et palmiers. Le trou noir d'une nature immuable. Vision figée par le temps, déjà porteuse de nostalgie et soif d'évasion

..../

.../VII/ SOIRÉE DE FÊTE

Il faut se représenter une île peuplée de treize mille habitants, et le petit centre, Portoferraio, envahis, maintenant que l'été est arrivé, par mille soldats napoléoniens. Ceux-ci ont été cantonnés, principalement, dans les forts sur les hauteurs de la ville. Plusieurs nationalités sont représentées, des Français, mais aussi des Polonais, des Italiens, le bataillon corse et encore des mameluks, du moins quant à l'uniforme. La troupe se ressent des dernières campagnes, les tenues ne sont plus chamarrées, ternies qu'elles furent par les glaces de Russie. Aucune industrie n'est là pour les rénover. Mais tout radoubés, recousus qu'ils soient, les grenadiers se sont remis au service de leur Empereur. La principauté, en paix, si l'on excepte les rares incursions des pirates, est en fête.

Comment retenir à l'ombre insalubre des épaisses murailles une troupe de fidèles, une troupe en vacances ? Pas des soudards, mais quelques verres pour le moral, et les chants, les appels, les cris. Au point que Napoléon s'enfuit le plus souvent à la campagne.

Mais ce soir, la Villa dei Mulini participe au vacarme. Car il y a fête en ce 19 août 1814. La longue salle attenante au palais, fenêtres et portes grandes ouvertes, résonne des flonflons de l'orchestre qui offre valse endiablées ou mazurkas et polkas légèrement lancinantes, aux uniformes encore brillants des officiers supérieurs et aux robes longues des élégantes de la société insulaire. La joie s'étend au jardin où l'on boit et grignote, et même aux terrasses alors que la brise marine agrémenté les évolutions de plusieurs couples. On sait que demain l'Empereur et Madame Mère quittent la ville pour des villégiatures rupestres, aussi ce soir, apogée de l'été dans la capitale, laisse-t-on s'exprimer les tempéraments. Devant la résidence, badauds, soldats et filles dansent sur les échos mourants

des mélodies. Plus bas, dans les ruelles, les voix, les chants les remplacent.

Il est onze heures, minuit peut-être. Au 12 de la rue Ferrandi deux jeunes filles blondes, de type étranger, sourient à la vie depuis l'étage. Elles répondent par des rires sonores et quelques mots d'un mauvais français aux interpellations des soldats. Camille, un caporal dauphinois, est là, qui observe accompagné d'un camarade. Leur air de braves petits Français sanglés dans d'inattendus uniformes de mameluks, attire les regards.

Les filles demandent :

— Qui êtes-vous ? Des Turcs ?

Quelques instants de palabres, le jeu d'une discussion dont l'issue est évidente, voici les deux filles dans la rue, mais à une condition : pas de questions indiscretes !

— Vous êtes des princesses ? interroge cependant Camille.

Petits rires incroyables.

» Eh oui, vous logez chez la mère de l'Empereur.

Non, non, des filles toutes simples. Des Polonaises. Lingères de leur état. Que font-elles ici ? Pourquoi arrivent-elles directement de Pologne ? Chut ! Un doigt leur barre les lèvres. De toute façon, on ne comprend pas la moitié de ce qu'elles disent. Et pour s'amuser, point n'est besoin de long discours. On grimpe jusqu'à la villa impériale et là, dans la rue, Camille danse avec Ludmilla car il a réussi à lui arracher un prénom. Au passage sous un lumignon d'éclairage public, Camille plonge dans les yeux bleus de sa partenaire, ses traits poupins, ses épaules solides, la naissance de son intimité révélée par le décolleté. Et elle ne fuit pas son regard.

Elle rit lorsqu'il se saisit de sa main pour dégringoler les marches jusqu'au port. Ils sont quatre mais Camille ne voit qu'elle, la rassure le long des ruelles sombres. Elle se laisse conduire, lui accordant déjà sa confiance. Le clair de lune guide d'un regard bienveillant l'escapade du petit groupe le long du port, et lorsqu'ils sont face à la baie, fige un instant les regards et les pensées. Puis les cris d'un soldat ivre déchirent le rêve.

Camille presse Ludmilla de tout faire pour qu'ils se retrouvent dès le lendemain. Elle promet. Et le jeune soldat, ayant regagné son fort et sa couche, se berce du souvenir de tout ce qui la concerne.

.../

LES DIAMANTS DE PAULINE

I/ FIGURE DE PROUE

1er juin 1814. Une femme d'une saisissante beauté attend, enfermée depuis deux jours dans sa luxueuse cabine à bord d'une frégate. Cédant enfin à l'invitation d'un officier, elle accepte de se rendre sur le pont, gravit une à une les marches, frileuse sous plusieurs voiles blancs, cheveux serrés dans un inattendu foulard créole orangé. Surprise, elle porte une main en visière à son front. Le soleil inonde la rade de Portoferraio où la Letizia a jeté l'ancre. La jeune femme s'offre à lui nonchalamment. Elle se dépouille d'un puis deux des voiles transparents qui masquaient à peine la perfection de son corps. L'officier s'est immobilisé quelques pas derrière elle, mains unies, légèrement incliné. Plusieurs marins détournent

le regard, un instant subjugués par un contre-jour fantomatique. Mais la statue s'anime, lève un bras puis l'autre, en incantation à l'astre, insouciant si son voile transparent révèle sans retenue le galbe de son sein, la cambrure des reins. La beauté de son corps n'est-elle la meilleure arme pour séduire cette île où la tempête l'a jetée ?

II/PASSÉ PARTHÉNOPIÉEN

L'homme, attentif, sent qu'elle lui échappe déjà, prête à se donner à un nouvel amant. Il se voit avancer fermement, la prendre publiquement dans ses bras... alors un souffle plus appuyé de la brise lui fige le visage et l'âme. Officier subalterne, il n'a été qu'un jouet entre les mains de la divine créature, le temps d'une traversée. Amour éminent, inespéré. Trop élevé...

Tentation d'abîme, à ses pieds au-delà du bastingage. L'angoisse étreint sa poitrine, il chancelle. Des images s'enchaînent, en désordre, à sa mémoire. Temps forts d'une vie aventureuse que les vicissitudes de l'Histoire ont emplies d'infortune après avoir suggéré un destin exceptionnel.

Quinze ans plus tôt. Au service de la République. Il était arrivé à 19 ans de son village natal de Campanie dans la capitale parthénopiéenne. Attiré comme d'autres, par le nouvel état des choses :

Liberté, Égalité proclamaient les blasons. Les Bourbons rejetés en Sicile, tout semblait possible. Que faire ? Les troupes françaises protégeaient la ville. Le plus simple : s'engager. Au milieu de la file d'attente étirée dans une rue, un officier le remarque :

— Je te connais, toi. Tu es comme moi du pays de Sant'Agata. Est-ce que je me trompe ? Quel est ton nom ?

— Martino Pietro. De Sant'Agata, Monsieur.

— Colonel Vulcano Giorgio. Enchanté.

— Enchanté, Monsieur.

— Tu veux servir ? Tu m'as l'air bien éveillé.

Et, l'attirant en aparté : « Il s'agit de travailler avec sa tête. Être observateur, malin. Je sais qu'on n'est pas des ânes dans ta famille. Es-tu tenté ? »

Et le voici engagé. Vie de caserne et instruction militaire pour sauvegarder les apparences et l'essentiel en activités souterraines.

L'avancement est rapide en période révolutionnaire. Au fil des résultats, les premiers grades et la solde correspondante. Une fortune pour un garçon à peine sorti d'un extrême

dénuement. En revanche, aucune gloire à glaner au combat de l'ombre. On se situe côté poubelles, ou plutôt près des cuisines et services car les poubelles n'existent même pas dans Naples à cette époque et les ruelles sont immondes.

Un noyau d'âmes généreuses gouverne la république, mais l'entourage du roi des Deux Siciles à demi détrôné ne renonce nullement à l'idée d'un retour. Forts de l'appui anglais, les aristocrates, l'église, guettent et complotent. Alors, à l'image de ses chefs, infiltrés dans les hautes sphères sociales, Pietro, joli garçon au demeurant, fréquente les dépendances des palais. Première approche : les cabarets ou plutôt les bouges où se réfugient les serviteurs de maîtres lorsqu'ils en ont loisir. Pietro, par nécessité, et à la longue naîtra une délectation perverse, ouvre à la ronde sa bourse garnie des fonds spéciaux. Il régale jusqu'à ivresse et hébétude absolues de pauvres bougres et leur délie la langue quant aux faits et gestes des seigneurs. Ensuite, comme il sait lire et écrire grâce aux bons soins d'un oncle au village, il rédige des comptes-rendus.

Avant que sa générosité voyante n'éveille des soupçons, il lui faut pénétrer plus intimement ce milieu.

Pietro Martino n'eut pas grand mal à circonvenir un frère de beuverie afin de s'ouvrir l'entrée de service du palais Borghetto, dont le propriétaire, Luigi, vantait les titres de Prince de Maratea et Comte de Paola. La résidence urbaine du prince consistait en un vaste appartement enluminé de moulures dorées, sis au premier étage d'un immeuble bâti en solides pierres de taille grises. Il s'ouvrait par des portes fenêtres et balcons sur une grande avenue napolitaine, s'aérant à l'arrière en une large terrasse bordée de balustrades sculptées. On y pénétrait par les rues latérales ; d'un côté le double escalier monumental, de l'autre la rampe droite du service. Pour le reste, le rez-de-chaussée abritait d'obscures dépendances. Il était dès lors aisé de s'introduire incognito par la ruelle et l'escalier secondaire jusqu'aux étages où logeaient les servantes.

Pietro fut guidé à l'heure méridienne par un jeune aide-cuisinier dont il ne savait que le prénom,

Valerio, avec l'alibi d'une belle à courtiser. Plusieurs jours durant, il avait observé l'entrée de service du palais depuis l'un des nombreux estaminets de l'entrelacs des ruelles mal famées étirées vers le port en contrebas. Ne dédaignant pas de joindre l'agréable à l'utile, il avait jeté son regard sur une jeune fille au visage charmant, cheveux noirs sagement contenus sous une coiffe blanche, qui passait souvent, encombrée de divers fardeaux et dont il avait remarqué une pudeur en réponse aux interjections admiratives et flatteuses des hommes à son passage.

Valerio présenta à Giovanna son nouvel ami comme un lointain cousin. Qualité rendue fort banale par les parentés pléthoriques de l'époque. Quant au village d'origine situé à l'opposé de celui du prétendu parent, qui s'en souciait ? Sant'Anna ou Sant'Agata, ou même Sant'Agostino, quelle différence ? Chaque point cardinal offrait une litanie de noms de villages dédiés à un saint protecteur. Et puis cela rassurait. On était à l'heure languissante du repas. Giovanna servait. Chaque retour en cuisine lui valait un sourire du beau Pietro, attablé à

l'invitation de la gouvernante restée séduite par sa condition de jeune militaire qui lui rappelait un fils. Il trouvait son bonheur culinaire sur les plateaux revenus à peine dégarnis. Le fils de maison passa par la cuisine un instant. Corpulent et gourmet, à la recherche d'une friandise et aussi de la domesticité en jupon. Mais pour une fille sérieuse, la seule perspective envisageable d'être séduite puis abandonnée, perdre son travail et la considération des siens, incitait à la distance. Valerio voulut expliquer, mais le jeune prince fit un geste d'assentiment de la main et dit : « Bon appétit ! » puis il disparut vers les salles de prestige.

Pietro, du coup, s'enhardit, aborda la jolie Giovanna qui lui fit bon accueil. Ils prirent rendez-vous pour une promenade le lendemain, à l'heure de la sieste. Bien que ce fût le mois de février (1799), les princes pratiquaient un long repos, jusqu'à 17 h au moins.

Le jeune militaire se sentit l'âme d'un permissionnaire tandis qu'une calèche enlevait Giovanna sur l'avenue, puis les emmenait au pas sur les hauteurs du Vomero d'où l'on embrassait

toute la baie de Naples, depuis le Vésuve, la presque-île de Sorrente et Capri déployées sous un soleil printanier, jusqu'au contre-jour marin écrasé de réverbérations.

Pietro prit la main de la jeune fille dans la sienne, et ils marchèrent ainsi un long moment. Leurs conversations, spontanées, étaient celles de deux provinciaux expatriés à la ville.

Ils promirent de se revoir, très vite.

Au moment de régler le cocher, les pièces parurent brûler les doigts de Pietro et il rejeta fébrilement la bourse au fond de sa poche. Il sourit à Giovanna qui s'éloignait.

Et ainsi leurs rencontres se succédèrent, quasiment journalières. Agrémentées de visites des différents quartiers de la ville, d'arrêts dans les pâtisseries et les salons de dégustation les plus luxueux. Pietro offrait sans compter. Sa compagne, éblouie, ne posait pas trop de questions quant à l'héritage que le militaire prétendait avoir reçu. À Naples, de tous temps l'argent fut rare, et lorsqu'il apparaîtrait et qu'il file entre les doigts, quel délice de savourer le présent sans souci d'avenir, en oubli du passé ! Et puis un

soir Pietro s'introduisit en catimini jusqu'aux étages du palais Borghetto où Giovanna occupait une chambre indépendante et ils connurent leurs premières étreintes. Il vécut dès lors dans l'impatience de retrouver chaque jour et souvent la nuit, la jeune servante qu'il couvrait de délicates attentions, fleurs, bijoux même. Un tourbillon dans leur vie.

Le prince Borghetto junior se doutait de quelque chose et il s'arrangeait pour se trouver de manière incessante sur le passage de la fille, à frôler son corps ou lancer un compliment galant.

Dans le même temps les rapports que Pietro remettait au colonel Vulcano moins ponctuellement, visaient à une concrétisation de résultats reléguée toujours plus loin dans l'avenir, si bien que ce dernier convoqua le néo-sergent afin d'obtenir une explication détaillée.

Il poussa son investigation jusque dans les moindres détails intimes, ce qui n'était pas très difficile vis-à-vis d'un provincial de 19 ans qu'il avait promu et comblé. Il s'abandonna à la grivoiserie : « Je vois que tu as pris ta mission à bras-le-corps, tu as même bien pénétré dans ton

sujet... », et il éclata d'un rire bruyant. Comme Pietro tardait à comprendre, il répéta : « pénétré ton sujet », illustrant le propos d'un geste obscène. Sa prononciation, instinctivement, se rapprochait du napolitain vulgaire des bas quartiers. Il enchaîna par un autre jeu de mots : « *Ora siamo a cavallo*, maintenant nous sommes en croupe, il me faut des résultats. Tu pousses ta bonniche dans les bras de l'aristo et confidences sur l'oreiller, vu ? »

Pietro, jusque-là cramoisi, devint blême. Il balbutia :

— Co... comment ?

— Eh bien mon garçon, tança le colonel, réveille-toi ! Tu ne croyais tout de même pas que je te payais à faire le joli cœur et l'amoureux transi ? Et tes galons ? Beaucoup vont les gagner sur les champs de bataille en risquant leur peau pour la République contre ces salauds de royalistes.

Et comme Pietro restait pétrifié, il ajouta :

— Méfie-toi, si tu ne remplis pas ta mission et qu'on t'accuse de trahison, tu finiras au bout d'une corde !

Ce fut un choc émotionnel terrible pour le jeune homme. Il avait vécu ces journées perché sur son petit nuage, comme si l'instant présent avait été éternel. Cruel dilemme. La pureté romantique, la sincérité de ses sentiments piétinée par une réalité intransigeante. Pouvait-il dire non, s'enfuir avec Giovanna, risquer d'être attrapé par les partisans des Bourbons et passé par les armes ?

/...